

Marc Strauss

Comment bien dire (alors) qu'on ne sait pas ce qu'on dit ? De l'impossible à dire...

Il n'est éthique que du bien-dire. Cette formule n'est pas de Lacan, elle est en marge de son texte « Télévision ¹ ». Et je vous livre tout de suite mon point de vue : il n'y a d'éthique que du discours et il n'y a de bien-dire que du discours analytique. Or, dire qu'il n'y a d'éthique que du bien-dire serait dire qu'il n'y a d'éthique que du discours analytique, la déniaut aux autres discours, ce qui est proprement insensé.

Pour parler du bien-dire je ne vous recommande pas ce livre : *L'Art de se taire*, de l'abbé Dinouart, de 1771. En effet, je ne pense pas que le meilleur exposé sur le bien-dire serait de se taire ; penser de telles choses n'est vraiment plus d'actualité. Mais si je ne le recommande pas, ce n'est pas pour cette raison ; et même, je ne pense pas non plus que ce livre soit inintéressant. Il a en tout cas un mérite, celui de faire valoir que le silence est dans certains cas le mode le plus pertinent de la parole, car il ne manque pas de significations – onze, pas moins ². Le tout est alors de *bien connaître* ces significations et de savoir *bien user* de celles-ci. Mais enfin, si ce livre nous charme à cause de son âge et de la langue qui au XVIII^e faisait usage, il ne nous apprend rien de neuf...

Je ne le recommande donc pas, sauf à y lire ce qui y manque si nous voulons bien nous en laisser surprendre. Il y manque deux choses essentielles. D'abord il n'interroge pas et ne semble même pas soupçonner un problème au fait que ça fait un plaisir fou de parler. Il se contente justement du verdict de folie pour évacuer sans plus

1. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 526.

2. Abbé Dinouart, *L'Art de se taire* (1771), Grenoble, éditions Jérôme Million, « Petite collection Atopia », 2006, cf. p. 42.

d'égard ce plaisir propre à parler, à parler à l'occasion même pour ne rien dire comme, par exemple, quand on raconte un mot d'esprit où c'est justement le rien qui s'y dit, comme aussi quand on parle d'amour. Je laisse ouverte la question de savoir si pour autant les deux s'équivalent...

Enfin et surtout il y a une donnée que l'abbé Dinouart ne prend pas en compte : ça parle. Qu'on se taise ou non, ça pense en nous, donc ça parle. Chaîne intérieure, appelons-nous cela. Et pour cette chaîne pas d'interruption possible. Nous pourrions dire : « Pas de silence pour la chaîne intérieure » dans un style de titre de roman policier, comme nous dirions : pas de pitié pour les parlêtres... Schreber en a été tellement épaté qu'il en a fait un livre et accessoirement un délire...

Je suppose que nous aussi, et contrairement à l'abbé, ça nous épate, encore ; je parle du nous de la communauté des analysants et des psychanalystes. En effet, pour peu que l'on ait tâté un tant soit peu de l'expérience analytique, c'est-à-dire qu'on se soit soumis à son procédé, on sait que ça parle, sans cesse. En on sait aussi que d'arriver à dire ce que ça dit, c'est tout simplement impossible... On peut se casser la tête comme on veut, on peut même essayer en se taisant, il faut bien dire que ça ne marche pas. Pas moyen de dire ce que ça dit.

Je peux éventuellement m'efforcer de dire ce que ça a dit, ce que ça a dit depuis la dernière séance ou ce que ça a dit à l'instant, pendant même que je parlais ; c'est du pareil au même. Je peux aussi essayer de résumer, au lieu de dire ce qui se dit au mot à mot, mais ça ne marche pas plus ; pendant que je résume, la chaîne continue de se dérouler. Autrement dit, il n'y a pas de métalangage. Ainsi, Lacan parle, dans son « Avis au lecteur japonais » de janvier 1972 ³, de la distance de la pensée, soit de l'inconscient, à la parole, qu'il nomme aussi écart scabreux. Scabreux parce qu'il nous condamne au mensonge.

Ne reste plus alors qu'à dire ce qui se dit, au sens cette fois de ce qu'il convient de dire quand on veut être convenable, pour ne déranger personne ; comme ce brave abbé qui veut manifestement être le seul à tenir le crachoir pendant sa messe et même au-delà.

3. J. Lacan, « Avis au lecteur japonais », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 498.

Nous le savons, devenir convenable demande des sacrifices. Ça ne s'apprend pas d'un coup ; ça ne va pas tout seul, contrairement à cette sacrée chaîne intérieure qui n'a même pas besoin de savoir ce que c'est que la paresse tellement elle n'a rien d'autre à faire qu'à se laisser couler !

...Au discours

On devient donc convenables, sauf dans nos rêves, enfin sauf dans les bons rêves ; convenables sauf dans nos mots d'esprit où notre méchanceté et notre obsession sexuelle se donnent libre cours ; convenables enfin, sauf dans les lapsus.

Mais les rêves ne concernent que nous, nous rêveurs. Ils sont notre affaire et peuvent très bien rester notre secret – pas la peine de les exposer en place publique, sur ce qui risque bien vite de se transformer en pilori. Quant aux mots d'esprit, il fait partie de notre éducation d'être convenables, de « convenêtres », de savoir quel mot d'esprit on peut raconter, quand et à qui.

En revanche, les lapsus... Alors là, aucune chance de s'en sortir. Ça a été dit, par le sujet, sans qu'il l'ait voulu... Si je ne peux pas le balayer de mon indifférence, l'ignorer, si je fais un tant soit peu crédit à Freud qui affirme qu'il a un sens, je suis bien obligé de reconnaître qu'il y a là quelque chose qui ne me convient pas ; ne convient pas au cadre raisonnable où je veux me voir. Un cadre à l'intérieur duquel mon, ou mes interlocuteurs et moi sommes convenus de nous entendre, c'est-à-dire aussi bien de nous écouter. Avec mon lapsus, cette chaîne intérieure aurait donc pris la main, provoquant une discontinuité de ma conscience et une rupture dans mon lien à l'autre ?

Terrible lapsus. J'ai déjà de la chance quand il ne me ridiculise pas auprès de toute l'assemblée, comme ce pauvre président qui, croyant l'ouvrir à bon escient, la fermait en réalité. Une réalité certes courte, le temps que tout le monde s'amuse, le temps qu'il se rende compte de son erreur, qu'il s'extrait de son envie d'être ailleurs et qu'il se corrige. D'où l'utilité des autres, de l'institution. Elle permet à la conscience un instant égarée de se ressaisir, de redevenir convenable, conforme à la réalité commune. L'institution, ce n'est pas seulement le fait que les députés savent tous pourquoi ils sont là mais

c'est aussi toute une série de procédures qui fonctionnent indépendamment des individus. Par exemple, si le président, foudroyé par son lapsus, était tombé en catalepsie ou s'il avait tout laissé en plan pour se précipiter chez son analyste, un vice-président préalablement désigné aurait pris sa place pour déclarer la séance ouverte. Ça nous montre que les états d'âme, voire la vie du président n'ont pas grande importance au regard du fait qu'il y ait quelqu'un qui en occupe la place et qui fasse ce qu'il faut quand il faut, même s'il en va différemment pour celui qui a commis le lapsus et dont la carrière, voire la vie peuvent en être changées.

Devons-nous en déduire que les institutions par définition ne peuvent être interrogées par le lapsus, qu'elles l'ont en horreur ? Cela ne paraît pas être exorbitant de le penser tant il est encore pour l'essentiel l'objet des seuls psychanalystes. Quoique, ce lapsus, les neurobiologistes se mettent à nous le disputer très sérieusement. Ils racontent déjà à qui veut les entendre que maintenant l'autisme, la schizophrénie sont de leur ressort, si ce n'est les obsessions, la dépression ; si en plus ils nous fauchent le lapsus, ça va devenir embêtant.

C'est qu'elle ne manque pas de malice, la science. Contrairement au discours qui régit le fonctionnement de la Chambre des députés, qui ne peut que faire évacuer sur le champ par la police des convenances notre malvenu lapsus, la science tient un autre discours : « En effet, nous dit-elle, nous admettons volontiers que le lapsus soit un objet d'études. Merci d'ailleurs de nous y avoir rendus attentifs. Mais nos études à nous montrent qu'il n'est pas du tout ce que vous en dites. Là où vous voyez de l'Œdipe ou du signifiant, enfin du subjectif, nous démontrons, car nous, chers psychanalystes, nous démontrons, nous démontrons qu'il n'est rien d'autre qu'une erreur d'aiguillage dans les neurones. Et si vous croyez me déstabiliser en me demandant quelle est la cause de cette erreur d'aiguillage, je vous répondrai synapses, neuromédiateurs et je n'hésiterai pas à aller jusqu'à invoquer saint Chromosome, que vous allez voir de quels miracles il est capable. Oh, certes pas encore, mais très bientôt, garanti sur éprouvette ! »

Où l'on voit que les sectes ne sont pas toujours où l'on croit. Et on ne voit bien sûr pas celle dans laquelle on est pris sans le savoir, aveuglement qui définit justement la secte.

Nous avons parlé du discours du maître, *via* la Chambre des députés, et du discours de la science. Ce dernier, universitaire ou hystérique ? Vous savez que Lacan a balancé un temps, ce qui nous a fait balancer ici aussi l'année où nous avons commenté *L'Envers*. Il a d'abord rangé le discours de la science dans le discours universitaire, avant de le mettre du côté de l'hystérie. En effet, si le savant est celui qui donne raison au maître en lui explicitant et par là en lui justifiant ses actions, une position universitaire donc, il faut quand même que notre savant ait l'oreille du maître pour obtenir le financement de sa recherche. Pourquoi le maître n'a-t-il pas traité le savant comme il traite le lapsus, en l'envoyant se faire voir ? Il y a des maîtres qui ont essayé ; ils n'ont pas tenu le coup sur les champs de bataille face aux inventions des savants que les maîtres ont su utiliser à bon escient.

Mais ce que je dis là n'est pas tout à fait ce que disait Lacan. Il parlait d'un désir de savoir venu au maître, pas seulement d'une demande de savoir-faire pour écraser l'adversaire. Il a fait alors du discours de la science une réponse seconde, substituée à une réponse impossible à énoncer. Une réponse impossible à un désir impossible à satisfaire qui est celui de l'hystérique quand elle s'adresse au maître en le défiant de montrer qu'il en est un vrai, d'homme, et pas un maître de pacotille, pas un maître d'institution convenable, anonyme et interchangeable, comme devrait l'être notre président de la Chambre, pardon de le réveiller encore une fois... Certes, le maître peut ne pas manquer de mérite. Quelles que soient les raisons, il n'est pas arrivé pour rien où il est, mais tous ces mérites ne pèsent quand même pour rien au regard de ce qui est attendu de lui par l'hystérique et qu'il ne peut décidément pas faire, être un vrai président. Je glisse là sur les commentaires que nous pourrions faire sur un président qui se contenterait d'être président de droit pour croire que tout ce qu'il fait est fait de président. Oh, il pourra charmer un temps l'hystérique, mais rapidement apparaîtra la limite de son pouvoir sur l'institution, qui ne se laisse pas déposséder aussi aisément de son existence d'institution. Donc, pour Lacan, le maître, désirant répondre à l'hystérique mais impuissant à le faire, à dire ce qu'est une femme, se serait alors tourné vers la rivalité avec l'autre maître pour voir qui était le plus maître des deux, et aurait alors répondu à l'offre du savant.

Il faudrait dire un mot sur le rapport du savant au discours de la science. Il en est plutôt le déchet, à suivre Lacan dans l'interprétation qu'il fait des états dans lesquels ont été précipités les grands inventeurs de ce discours par leur invention même. Mais la découverte scientifique une fois lâchée, écrite, elle n'a plus besoin du savant, il lui suffit d'ingénieurs, d'universitaires donc – inutile de rappeler l'origine de l'Ecole polytechnique – qui savent tirer les conséquences des calculs que permet la découverte. Et si de temps en temps un nouveau savant lâche une nouvelle possibilité de calcul, les ingénieurs sauront bien trouver quelque chose de rentable à fabriquer avec.

Discours du bien-dire

Nous avons donc vu les trois discours d'avant l'apparition de celui qui nous réunit et qui manque encore à notre étude, le discours analytique. Le psychanalyste, pour le coup, fait le contraire du maître, il prend le sujet au mot : « Vous avez dit que la séance était levée ? Eh bien soit, au revoir. Inutile, pour tenter de me retenir, de m'expliquer je ne sais quoi sur votre fatigue, vos soucis, voire vos chromosomes. Dit c'est dit, et c'est tout. » Alors, imaginons notre président qui, au lieu d'appeler la police des convenances ou le savant pour évacuer le psychanalyste, s'agrippe à lui pour prolonger la conversation et lui dit : « Vous me prenez au mot et vous voudriez que je fasse de même ? Certes, je dois bien reconnaître, il me faut *bien dire* qu'il y a du vrai dans ce que vous dites. Par exemple, je fais toujours la même bêtise au même moment, je pense toujours au même événement triste quand il m'arrive quelque chose de gai, etc. Mais bon, avec ce lapsus, qu'aurais-je dit, à votre avis ? Et si vous le savez, pourquoi ne le dites-vous pas ? En tout cas, je n'ai jamais dit ce que vous voulez me faire dire que j'aurais dit. En particulier, je n'ai rien dit de mal. Oh, je vois bien que vous n'êtes pas convaincu. Alors écoutez-moi, je vais vous prouver qu'il y a méprise, que je n'ai rien fait qui mérite punition et mépris. Rien qui justifie que ma fonction, mon existence même de président, soit remise en cause... Donc premièrement, je n'ai rien fait de mal ; deuxièmement, je peux vous garantir que vous ne trouverez personne de plus justifié que moi pour occuper ma place ; les autres ne valent vraiment pas mieux. Si vous les connaissiez comme je les connais, vous seriez effaré. Quoi,

vous ne les connaissez pas ? Eh bien, je vais vous dire... Prenons par exemple mes chers parents, si respectables en apparence, ne serait-ce que parce qu'ils ont fait de moi le président. Et puis de toute façon, troisièmement, il est clair que maintenant j'ai retenu la leçon et que ça ne se reproduira pas, je vous en donne ma parole. Mais pourquoi riez-vous en parlant de chaudron ? Je ne comprends rien, que voulez-vous encore ? Il vous faut vraiment, comme le disait notre précédent président qui, lui, s'y connaissait en structure du sujet, "mes couilles sur un plateau ?". Là, vous allez loin... Mais bon, on peut discuter et puis je sais bien quand même que vous ne me les couperez pas... »

Un dialogue donc, et qui dure. Drôle de dialogue, pas toujours drôle, mais dialogue quand même. Lien social comme Lacan l'appelle. Ce qui veut dire que ces deux-là passent du temps ensemble, s'entendent sur le cadre de leur échange, pour instruire le procès du sujet qui a commis le lapsus. Et comment finit ce dialogue ? Quand le président dit : « Écoutez, entendu, j'ai fait un lapsus, mais là j'ai autre chose à faire... »

Cela veut-il dire que pendant tout le temps de leur dialogue le président n'aura rien appris et aura tout simplement perdu son temps en enrichissant le charlatan qui l'a berné avec une illusion de savoir ? Certains le pensent et défendent même cette idée pour en protéger les éventuelles victimes. Bien que cette pente soit toujours présente comme possibilité, elle n'est pas notre option. Nous pensons au contraire que le président aura gagné beaucoup à faire un peu moins la marionnette à la tribune pour s'occuper vraiment de lui, c'est-à-dire pour savoir ce qu'il est, indépendamment de sa fonction institutionnelle de président que nous ne songeons pas à lui disputer tellement elle ne nous intéresse pas. Il pourra d'abord apprendre comment et pourquoi il s'est laissé être président, guidé qu'il était par des commandements qui lui venaient d'en dehors de lui et qu'il a faits siens. Il pourra ensuite constater que ces commandements qui l'animent à son insu sont surtout insensés et qu'il obéit autant et peut-être plus à des bouts de mots qui déterminent ses rencontres qu'aux images qui mettent en scène ces bouts de mots. Il pourra ainsi prendre la mesure de ce que toute la langue qu'il utilise à chaque instant, celle qu'il profère quand il est conscient, est en même temps lapsus, lapsus généralisé. Pour le dire de façon explicite,

nous « lapsussons » à jet continu, pour ne pas dire que nous mentons à jet continu même sans être des menteurs. Nous appelons ça délicatement équivoque lorsque l'interprétation met le phénomène en lumière et nous l'appelons malentendu dans l'expérience de toute parole proférée, y compris celle sur la psychanalyse, cette dernière incluant aussi bien l'enseignement de la psychanalyse. En passant, cela nous montre qu'il est impossible de se prévaloir, comme c'est à la mode, de son éthique, *a fortiori* de se targuer de « mon éthique de psychanalyste ». Dans la « monétique », du narcissisme, c'est sûrement bien porté, mais ce n'est rien d'autre qu'un mensonge moïque.

Quand le sujet aura appris tout ça, il pourra alors décider si ça l'intéresse toujours autant de rester dans la carrière présidentielle, même avec ses éventuelles promotions, puisqu'il y a toujours plusieurs niveaux de présidence, ou s'il ne préfère pas plutôt être... psychanalyste, pour s'occuper de choses sérieuses, en aidant les autres à s'occuper de choses sérieuses. C'est pourquoi toute analyse est didactique d'entrée, ou, comme le dit Lacan, que la didactique est inscrite dans toute entrée en analyse. La didactique, c'est-à-dire ce choix fait en connaissance de cause : ou bien président dans le discours du maître, ou bien psychanalyste, déchet de la présidence. Ce choix, qu'est-ce qui le détermine, toujours dans l'hypothèse où il est éclairé ? Quelle autre réponse donner que le goût intime, c'est-à-dire encore l'éthique ? Si le sujet choisit de rester président, ce sera son choix et celui de personne d'autre, son choix de respecter la logique du discours du maître et peut-être de façon plus décidée et donc plus efficace qu'avant puisqu'il n'aura plus envie d'être ailleurs et risquera moins de faire des lapsus susceptibles de nuire à sa carrière en dévoilant son mépris de la fonction. Et le reste, car il y en a un, ce reste qui l'occupe quand il n'est pas président, sera secondaire, non prioritaire. Et s'il choisit d'être psychanalyste, c'est qu'il choisit de respecter le discours du psychanalyste, d'inviter ceux qui veulent bien se prêter à ce dialogue si particulier. Et le reste, sa place de sujet dans la réalité commune, lui sera accessoire. Cela ne veut pas dire qu'il doive l'ignorer plus que le président ne doit ignorer son reste à lui ; il n'est pas possible évidemment de se faire en permanence le servant du discours du psychanalyste. Je dirai sans plus de précaution qu'il faut bien vivre aussi... un peu, de temps en temps.

Didactique du bien-dire

Bien dire, ce n'est donc pas seulement respecter la règle du procédé côté analysant, c'est pour le sujet faire didactique de son dire analysant ⁴.

Bien. Je pense avoir montré qu'éthique et logique sont indissociables et l'éthique procède de la logique. Mais elles ne sont pas pour autant équivalentes et c'est pourquoi celui qui pousserait la logique jusqu'au bout, jusqu'à vouloir y réduire l'éthique, comme celui qui se prendrait entièrement pour le président, celui-là serait fou, tant il est vrai que la psychose, comme nous le faisait remarquer Lacan, est un effort de rigueur.

Vous me permettrez de m'essayer à être psychotique à mon tour, au même titre que Lacan disait aux Américains s'y efforcer lui-même. Donc, en poussant la logique de mon raisonnement jusqu'au bout, si la didactique est inscrite dans l'entrée même du dispositif, toute analyse qui ne se termine pas par la question, tranchée dans un sens ou dans l'autre, du passage à l'analyste, toute analyse qui ne se termine pas par ce choix didactique est lapsus de l'acte, donc faute logique, donc faute éthique. C'est ce que je déduis du début du compte-rendu de « L'acte ⁵ » : « Isolé ainsi de ce moment d'installation, l'acte est à portée de chaque entrée dans une psychanalyse. »

Cet éventuel lapsus de l'acte, la faute à qui ? À l'analyste ? À l'analysant ? Qui sait ? Qui peut le dire ? Nous ne pouvons que nous efforcer pour ce qui nous concerne d'être les moins fautifs possibles au regard du lien dans lequel nous avons engagé notre analysant. Cela nous oblige à considérer chaque cas qui ne s'est pas avéré être didactique comme un possible lapsus de notre acte, nous oblige à instruire le procès de cet éventuel ratage, à nous instruire donc. Ça, ça ne peut pas se faire seul, etc.

4. Cf. citation de « Télévision » (art. cit.), p. 526 : « [...] soit du devoir de bien dire, ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure ».

5. J. Lacan, « L'acte », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 375.